Gérard Carrère-Gée

La Ligne

Nouvelles

EDILIVRE

EXTRAIT

La Ligne

Ce fut tout à fait par hasard que Michel Lemercier découvrit que sa femme le trompait.

Une après-midi d'avril, il avait décidé de partir en forêt pour faire une balade et se changer les idées, plutôt moroses depuis qu'il était au chômage. Pourquoi ce jour-là, plutôt que la veille, il n'en savait rien. Il fallait bien tuer le temps. S'isoler dans la nature lui paraissait être une bonne réponse au mal-être qui le rongeait, depuis cette sinistre semaine d'avant Noël où il avait été licencié de son entreprise. « Raisons économiques ».

Il était à présent en stage de « recyclage », trois jours par semaine, un truc censé lui donner un bon coup de pied au cul pour réintégrer le monde du travail.

« Recyclage » : connaissez-vous un terme plus humiliant, pour un être humain ?

Entre temps, il glandait, ruminait, lisait quelques polars. Rien qui pouvait combler la vertigineuse

EXTRAIT

impression de vide et d'inutilité.

Il ne connaissait pas grand-chose à la nature, mais il s'y sentait bien, même s'il était incapable de reconnaître les arbres (à part les chênes et les châtaigniers) ou de distinguer une crotte de lapin d'une graine de sureau. Il aimait marcher, entendre le crissement des feuilles sous ses pas, le cri des oiseaux et le bruissement mystérieux des fourrés sur son passage. Cette palpitation subtile et secrète, faite de glissements, de trottinements et de battements d'ailes, lui plaisait. Il n'avait pas pour autant une image idyllique et mièvre de la nature : il savait que, dans les sous-bois comme chez les humains, la cruauté était la règle. Il aimait simplement se retrouver seul, sous la grande voûte des arbres, et profiter des premiers beaux jours.

Vers 17h, il quitta la forêt. Sa voiture était toujours là, dans la petite clairière qui bordait la route. Un autre véhicule était garé près du sien et un type fumait, appuyé contre la portière.

Lemercier le salua d'un signe de tête et dit :

– Belle journée…

L'autre leva le nez au ciel et répondit :

– Ouais… Faudrait juste être en vacances pour en profiter…

Lemercier hocha la tête, et leur dialogue s'arrêta là. Il essuya ses tennis crottés sur une touffe d'herbe, tapota son pantalon et enfila un petit veston de toile. Il démarra, effectua une manœuvre, salua d'un geste

EXTRAIT

l'autre type et quitta la clairière.

Il éprouvait un vague sentiment de malaise, de culpabilité même. L'impression d'avoir perdu son temps, gâché un après-midi de soleil, et même d'avoir eu l'air idiot en face de ce type qui fumait près de sa voiture. Il ne s'était pas encore habitué à tout ce temps libre dont il disposait maintenant, il avait du mal à accepter l'idée qu'on pouvait ne rien faire de toute la journée et consacrer son temps à des occupations futiles.

Il lui arrivait, au cours de ses balades sans but, de croiser beaucoup de retraités, vêtus de jogging rutilants, marchant, courant, pédalant et suant toujours.

Il était sidéré par le dynamisme et l'hyperactivité de tous ces gens qui avaient pourtant travaillé une vie entière et qui auraient dû aspirer au repos. Comme s'ils avaient encore un patron au cul ou quelque chose à prouver… Mais ce qu'il leur enviait surtout, c'était leur assurance. Ils semblaient profiter de leur nouvelle vie sans le moindre complexe, persuadés que la société leur devait bien ça. Alors que lui jouissait indûment d'une oisiveté imméritée. C'est pour cela qu'il n'aimait pas fréquenter les endroits où il était sûr de rencontrer ces sexagénaires au teint frais et à l'air heureux : pistes piétonnières le long du fleuve, parcours de santé et autres aires de jeux où ils surveillaient les acrobaties de leurs petits-enfants.

Lemercier préférait s'enfoncer dans la forêt, un lieu anonyme où il n'avait pas de rôle à jouer. Il

EXTRAIT

n'avait même pas besoin d'y avoir la moindre activité. Ruminer lui suffisait.

Il savait déjà comment sa femme l'accueillerait ce soir, en rentrant de ses cours : « Alors, qu'est-ce que tu as fait aujourd'hui ? ». Question banale dont elle n'apprécierait pas la cruauté, et sans même attendre sa réponse, elle lui tournerait le dos pour aller se préparer un thé dans la cuisine.

Il sortit de l'ombre humide des grands arbres et reprit la petite route départementale qui rejoignait plus loin la quatre-voies. Il conduisait lentement, perdu dans ses pensées, quand il avisa sur le bas-côté une voiture arrêtée. Le conducteur avait soulevé le capot de la voiture et regardait son moteur avec la tête du type qui n'y comprend rien. Quand il vit arriver Lemercier, il rabaissa le capot et lui fit signe. Lemercier s'arrêta près de l'homme, un quadragénaire distingué qui s'approcha de la portière.

– Excusez-moi, je suis en panne… Et je ne vois pas d'où ça vient…

– Je suis tout à fait nul en mécanique, dit aussitôt Lemercier et je…

L'autre fit un geste.

– Je voudrais juste vous demander un service… Je vais laisser là ma voiture et j'aimerais que vous me rameniez en ville, si toutefois c'est votre destination… Mais je ne voudrais pas abuser…

– Effectivement, c'est là que je vais, dit Lemercier rassuré. Montez…

EXTRAIT

L'autre vérifia que les portières de sa voiture étaient bien verrouillées puis s'installa sur le siège passager.

– Vous me rendez un grand service. Je dois prendre mon service à 17 heures 30 sans faute.

– Dites-moi où je dois vous conduire…

– Je travaille à l'hôtel Plazza, à côté du jardin public… Je suis maître d'hôtel…

Lemercier opina. Il comprenait maintenant les manières policées de son passager. Il dit :

– Oui, je vois, c'est l'hôtel qui vient d'être rénové, un quatre étoiles…

– Cinq étoiles, précisa l'autre avec une certaine fierté…

Lemercier sourit. Il ne risquait pas d'y mettre les pieds, surtout en ce moment…

– Et vous, que faites-vous dans la vie, si vous me permettez cette indiscrétion ?

– Je suis au chômage, enfin, en « recyclage », dit Lemercier avec une certaine agressivité que l'autre remarqua aussitôt…

– Excusez-moi, je suis désolé…

– Il n'y a pas de mal… Je n'y suis pas encore habitué…

Il ajouta :

– Ça fait quatre mois… Un « licenciement économique », comme ils disent.

Je suis à la recherche d'un emploi dans l'informatique de gestion… Oh, je ne suis pas encore à la rue…

EXTRAIT

Malgré tous ses efforts, il ne put masquer son amertume.

L'autre parut gêné et se tut. Le ton badin ou les futilités n'étaient plus de mise et il n'allait pas tartiner sur sa panne de voiture et les désagréments que cela lui causait. Il resta silencieux et Lemercier ne fit aucun effort pour meubler.

Ils entrèrent en ville. La circulation était fluide et ils furent très vite près du jardin public. La haute silhouette futuriste du Plazza dominait la voûte dorée des marronniers. Ils entrèrent dans l'allée qui conduisait au grand porche de l'hôtel.

– Si ça ne vous embête pas, je voudrais que vous me déposiez à l'arrière l'hôtel, il y a un parking pour le personnel.

– Pas de problème, dit Lemercier.

Ils contournèrent l'aile ouest du bâtiment, et pénétrèrent dans un petit parking, protégé des regards par une haute haie de fusains.

– Voilà, c'est ici, dit le maître d'hôtel… Puis-je vous inviter à prendre quelque chose… Vous avez été vraiment sympa…

– Non, sans façon, je vous remercie… Voyez comme je suis crotté, je faisais une balade dans la forêt…

L'autre lui tendit la main.

– Je m'appelle Franck… J'espère vous revoir un jour… Encore merci.

Lemercier lui serra la main et dit :

EXTRAIT

– C'est avec plaisir… Vous auriez fait la même chose….

Ils se sourirent encore une fois et Lemercier commença à manœuvrer pour repartir, tandis que le maître d'hôtel disparaissait par une entrée destinée apparemment aux personnels. Lemercier se demanda pourquoi l'autre n'avait pas voulu descendre devant la grande entrée. Par discrétion peut-être, ou pour ne pas avoir à s'expliquer sur ce chauffeur inhabituel… Peu importe, Lemercier s'en foutait… Il avait eu un peu de distraction, c'était toujours bon à prendre.

Il redémarra lentement et soudain, il freina. Sur le côté, il crut apercevoir la petite Austin rouge de sa femme Aurélie. Il recula pour vérifier la plaque minéralogique. C'était bien sa voiture, garée entre une Mercédès et un énorme 4X4 gris métallisé. Que faisait là sa voiture, garée sur le parking discret d'un grand hôtel ? Il resta sans bouger pendant quelques instants, puis il se dit qu'il ne devait pas rester là. Il démarra et quitta l'hôtel en refaisant le chemin en sens inverse.

Sa femme était censée être au lycée, mais il ne connaissait pas son emploi du temps détaillé. Peut-être avait-elle prêté sa voiture à une amie ? Il devait en avoir le cœur net. Il sortit de l'enceinte du palace et finit par trouver une place le long du jardin public. Il quitta sa voiture et s'assit sur un banc, près d'un massif d'hortensias, depuis lequel on pouvait voir l'entrée de l'hôtel. Il attendit une petite demi-heure. Enfin il vit apparaître la petite Austin, sortant du

EXTRAIT

Plazza. Elle ralentit et s'arrêta avant de s'engager dans l'avenue. Sa femme était au volant. Elle s'assura que personne n'arrivait sur sa gauche et elle redémarra.

Lemercier ne bougea pas. Il savait où retrouver sa femme : ce soir, à la maison, comme d'habitude… Il attendit donc, sans trop savoir pourquoi. Quelques minutes suffirent pour voir apparaître le gros 4X4 gris. Au volant, un quadragénaire au visage hâlé, qu'il crut vaguement reconnaître. Ce n'était pas un inconnu, mais il ne savait pas exactement qui c'était. Le type s'engagea dans l'avenue et son break sembla décoller.

Sa femme et ce type étaient-ils ensemble ? L'idée que sa femme pouvait avoir un amant avait quelquefois effleuré l'esprit de Lemercier. Ou plutôt : l'idée qu'elle pourrait avoir des raisons de prendre un amant…

C'était une belle femme de quarante ans à peine passés, élégante, intelligente et ambitieuse. Il savait que son métier d'enseignante ne lui permettait pas de brouter dans les prairies qu'elle convoitait… Que le milieu social dans lequel ils évoluaient lui semblait un peu étriqué. Qu'elle avait rêvé – et rêvait encore – de s'extraire de la glaise petite-bourgeoise qui leur collait aux souliers… Ils en avaient parlé souvent, en biaisant, sans jamais creuser dans leurs désillusions. Cela finissait pas une dispute, la litanie cent fois entendue des rêves déçus…

Ce magnifique 4X4 gris métallisé symbolisait tout

EXTRAIT

à fait ce que lui, pauvre *looser*, ne pourrait jamais lui offrir. Ni même lui proposer. Une voiture pareille, c'était un autre univers, une autre façon d'être, de penser, d'envisager la vie. Cette expression, « envisager la vie », revenait souvent dans la bouche de sa femme, comme si s'offrait toujours devant eux un champ infini de possibilités et de choix, comme s'ils n'étaient pas déjà coincés dans l'ornière d'une vie médiocre.

– Et toi, c'est quoi ta façon d'envisager la vie ? hmmm ? demandait-elle pour relancer la dispute. On peut le savoir, une bonne fois pour toutes ? Le temps passe et toi, tu envisages quoi ?

Au bout de quelques minutes d'attente, aucune autre voiture n'avait quitté l'hôtel, hormis une camionnette de pressing et le taxi-bus privé du Plazza. Lemercier reprit sa voiture. Il n'allait pas de lancer à la poursuite du 4X4, qui devait être déjà loin. Il décida cependant de savoir le nom de ce type, à tout hasard. C'était peu être une coïncidence, après tout. Dans un hôtel, ça va ça vient. Il rentra dans le parking de l'hôtel, se gara et pénétra dans le hall. Un larbin vint vers lui, souriant et méfiant à la fois. Ce visiteur n'avait manifestement pas le profil du client habituel.

– Excusez-moi, dit Lemercier, je viens de rater M. Leblanc, j'avais un message pour lui… Je voudrais…

– Leblanc ? le coupa l'autre en se contentant de soulever un seul sourcil.

– Oui, le monsieur avec un 4X4 gris métallisé… Il vient de sortir…

EXTRAIT

– Ah, vous faites erreur, ce n'était pas M. Leblanc… C'était M. Balesi…

– Ah bon ? fit Lemercier en prenant un air contrit. Excusez-moi, ils ont le même véhicule… Je suis désolé…

– Il n'y a pas de mal, dit l'autre en lui tenant la porte, à votre service.

Son ton était un mélange subtil de cordialité et de condescendance. Du grand art. Lemercier le quitta quasiment à reculons, comme s'il sortait d'une audience avec le roi.

Balesi… Oui, il connaissait ce type, dont la photo s'étalait en 4X3 sur tous les murs de la ville. Un jeune promoteur à qui tout semblait réussir et dont l'entreprise avait été boostée par les récentes lois sur l'immobilier. Ses réalisations poussaient partout dans la région comme champignons en automne. Des placards publicitaires inondaient la presse spécialisée et venaient même saturer les boîtes aux lettres des particuliers. Sur chaque dépliant, la photo de ce nouvel empereur du béton. Visage hâlé en toute saison, cheveux bouclés, sourire carnassier du jeune loup, regard direct… Conquérant et sûr de lui. La réussite incarnée. Tout le contraire de Lemercier.

Sans s'en rendre compte, il avait roulé lentement vers la sortie de la ville, plongé dans une espèce d'hébétude, qui n'était ni de la colère ni du chagrin. Ce moment redouté était arrivé, de façon inexorable. C'était comme s'il l'avait attendu depuis longtemps.

EXTRAIT

Comme une sanction. La note – catastrophique – qui l'évaluait, lui. Note éliminatoire dans cette compétition de la vie où il était allé d'échec en échec.

La haute silhouette du Centre Hospitalier Intercommunal se dressa devant lui, toujours en travaux d'agrandissement, hérissé de grues de chantier et cerné d'embouteillages quasi permanents. Le feu passa au rouge et il s'arrêta. Un petit homme maigre, le teint gris et l'air soucieux, traversa sur le passage piétons. Il avait sous le bras une de ces grandes enveloppes de papier marron où Lemercier put lire « Ne pas plier. Radiographies ». Le type lui jeta un regard indifférent et triste. Le feu repassa au vert et Lemercier démarra lentement. Il n'avait pas envie de rentrer chez lui. Il sortit de la ville et continua de rouler sans but.

*
* *

Reçu à 17h pile par le professeur Baron, Jules Boulay le quitta à 17h 15, avec sous le bras, les radiographies de son foie. Il avait tout de suite compris : le toubib l'avait accueilli cordialement mais sobrement et son sourire grave parla pour lui. Puis il dit :

– C'est très mauvais… Comme je le craignais…

Le professeur commença un petit discours dont il avait précisé en préambule les parties : le mal, les

EXTRAIT

traitements possibles, le pronostic… Mais avant même qu'il eût commencé sa deuxième partie, Jules Boulay s'était levé et lui avait tendu la main, avec une détermination toute militaire.

– Merci professeur, j'ai bien compris… Je reprends contact avec vous très vite…

Le professeur Baron avait hélas l'habitude de ces situations difficiles où le patient, devant la révélation de la maladie, pouvait, sur le moment, avoir n'importe quelle réaction. Il fallait l'accepter, puis essayer de trouver le moyen de renouer un dialogue médical. Ce n'était pas facile. L'attitude raide et fermée de Jules Boulay ne laissait place, pour l'instant, à aucune discussion. Baron se garda de toute parole maladroite et serra la main que lui tendait Boulay :

– Je reste à votre entière disposition. Mais ne tardez pas, M. Boulay. Je veux vous revoir au plus vite. Je compte sur vous…

Boulay se contenta de hocher la tête, puis, sa grande enveloppe sous le bras, parcourut le dédale de couloirs qui le conduisirent à l'extérieur, dans l'immense parking de l'hôpital, constamment saturé et où des voitures tournaient incessamment à la recherche d'une place. Il sortit de l'enceinte, traversa l'avenue lorsque le petit piéton passa au vert et jeta un regard indifférent aux conducteurs qui le regardaient passer.

Il récupéra sa petite voiture garée quelques rues plus loin. Une fois installé, il sortit les radios de

EXTRAIT

l'enveloppe et lut le bref rapport qui les accompagnait. Il ferma les yeux un instant, comme pour se pénétrer du sens de chaque mot. Il remit le tout dans l'enveloppe, la reposa sur le siège du passager, à côté d'un petit bouquet de fleurs, puis démarra.

Le cimetière était entouré d'un mur de clôture peint en blanc, que les tagueurs respectaient miraculeusement. Jules Boulay, le bouquet de fleurs à la main, poussa la grille qui pivota en couinant. Au-dessus de sa tête, gravée sur le porche, l'inscription « Ici, tous sont égaux » rappelait dans sa banalité la destinée humaine, démentie aussitôt par la disparité de ces « dernières demeures ». Certaines, à l'architecture prétentieuse, célébraient une longue lignée de hobereaux, tandis que de simples croix marquaient la fosse où les humbles étaient enterrés.

Jules Boulay se dirigea vers le fond du cimetière, et s'arrêta sous les cyprès. Une tombe de marbre gris portaient deux lignes gravées en lettres d'or : « Patricia Boulay 1980-2006 » et dessous « Anne-Marie Boulay 1950–2000 ». Sa fille et sa femme reposaient là, dans ce caveau qu'il avait dû faire construire, trop tôt, et où il reposerait bientôt lui aussi. Un gros pot de fleurs rempli d'hortensias agrémentait l'austérité de la dalle. La terre du pot était sèche et il alla chercher de l'eau au robinet situé près de l'entrée.

Après avoir arrosé les hortensias, il disposa son petit bouquet dans le creux spécialement évidé dans le

EXTRAIT

marbre de la dalle. Il récita une brève prière, par respect pour la foi de sa femme, puis se recueillit un long moment. Enfin, il dit à voix basse :

– Mes chéries, je vais le faire… Je sais comment le faire… Je sais que vous ne seriez pas d'accord… Mais je vais le faire… Je vous aime…

Il se signa, apporta une dernière rectification à l'harmonie du bouquet et s'en alla lentement en zigzaguant parmi les tombes.

*

* *

Vincent Balesi gara son 4X4 sur le parking privé de « Balesi-Promotion », dans la Zone d'Activités Concertées, au sud de la ville. Il pénétra dans les vastes locaux neufs qu'il venait de réaménager, traversa les bureaux d'études en saluant d'un petit signe de tête les techniciens et chefs de projets qui travaillaient devant d'énormes tables à dessin.

Le « secrétariat de direction » était cossu et chaleureux. Il préfigurait le bureau directorial, dont le luxe discret en imposait, sans tomber dans l'épate vulgaire.

Viviane, sa secrétaire, l'accueillit avec un petit sourire narquois. C'était une belle femme à la cinquantaine épanouie, aux magnifiques yeux bleu foncé et aux cheveux longs ramenés en chignon sur la nuque. Il se dégageait de sa personne une impression

EXTRAIT

d'autorité tranquille qui impressionnait le visiteur et jouait un rôle de filtre naturel contre les importuns.

Balesi remarqua ce petit sourire et s'arrêta sans pénétrer dans son bureau.

– Quoi ? Qu'est-ce qu'il y a ? demanda-t-il avec un zeste d'agressivité…

– Rien… Le rendez-vous s'est bien passé ?

– Occupe-toi de tes oignons ! lança Balesi, et il entra dans son bureau dont il claqua la porte capitonnée.

Il se jeta dans le grand fauteuil directorial de cuir fauve et alluma une cigarette. La Viviane, elle commençait à l'agacer sérieusement, avec ses petits sous-entendus. Il ne faudrait pas qu'elle se croie tout permis, sous prétexte que…

Le téléphone intérieur sonna.

– M. le Maire, sur la deux, dit la voix de Viviane. Tu es là ou tu es en conférence ?

– Passe-le-moi, dit-il sur un ton plus autoritaire que nécessaire.

Dans le bureau voisin, Viviane reposa lentement le téléphone. Elle savait très exactement d'où venait Balesi et avec qui il était. Cette petite prof lui avait tourné la tête. Elle se souvenait très bien où cette minable liaison avait commencé. C'était trois mois auparavant, lors de la soirée de Réveillon que l'entreprise offrait à son personnel.

Les employés de l'entreprise Balesi s'étaient rencontrés dans le même restaurant qu'un groupe d'enseignants qui fêtaient également le Nouvel An.

EXTRAIT

Tout le monde s'était déhanché sur la piste de danse puis, le repas terminé, l'alcool aidant, les deux groupes s'étaient mélangés et avaient fait la noce ensemble.

Viviane avait tout de suite repéré le manège de la petite prof dont le mari, plus qu'éméché, était scotché au bar avec quelques autres fêtards. Balesi avait été bien ferré. C'est vrai que la prof était belle et qu'elle avait du chien. Elle avait l'air également de savoir ce qu'elle voulait et comment l'obtenir. Et qu'elle avait finalement obtenu.

Cette liaison durait maintenant depuis trois mois, et, malgré les « conseils » amicaux de Viviane, continuait de plus belle. Balesi semblait vraiment bien accroché et s'absentait de plus en plus souvent, comme aujourd'hui, pour de petits cinq à sept torrides. Viviane devait trop souvent répondre à des partenaires importants que le patron était injoignable, en conférence ou en déplacement.

– Comment ça, « injoignable » ? s'étonnaient ses interlocuteurs.

Il fallait argumenter, biaiser et même mentir. Maintenant elle en avait assez. L'entreprise commençait à pâtir des fantaisies sexuelles du patron. Il fallait y mettre le holà.

Elle avait donc décidé d'attaquer de front et ne manquait pas de faire savoir à Balesi qu'elle n'ignorait rien de ces petites virées au Plazza, où, en tant que partenaire privilégié de la rénovation de l'hôtel, il s'était réservé une suite-bureau au dernier étage. En

EXTRAIT

réalité une garçonnière, où il recevait surtout ses petites amies.

Viviane connaissait bien l'endroit pour y avoir elle-même goûté, il n'y avait pas si longtemps. Jusqu'à ce qu'il se lasse. Jusqu'à la petite Boulay, la goutte d'eau. Une affaire qui avait mal tourné et qui la hantait toujours, comme un remords.

La nouvelle conquête de Balesi – une « fonctionnaire », soulignait avec mépris Viviane – n'avait apparemment aucune idée de ce qu'était une entreprise, encore moins de ce qu'était l'univers de la promotion immobilière. Il fallait se battre à chaque instant, sur tous les fronts, et par tous les moyens. Sinon on se faisait doubler, bouffer ou tuer. Et « Balesi-Promotion » avait cent cinquante personnes à payer chaque mois.

C'est pourquoi Viviane commençait à se faire du souci. La petite prof devenait un problème qu'il fallait régler. Rapidement.

Après avoir claqué la porte du secrétariat, Balesi s'était jeté dans le grand fauteuil directorial de cuir fauve et il avait allumé une cigarette qu'il avait aussitôt écrasée dans son cendrier. Viviane l'avait mis de mauvaise humeur. Celle-là, elle commençait à l'agacer sérieusement, avec ses sous-entendus… Non, il ne faudrait pas qu'elle se croie tout permis.

Le téléphone sonna, c'était le maire. Il ne pouvait se permettre, en ce moment où la municipalité revoyait son plan local d'urbanisme, de ne pas le prendre.

EXTRAIT

Quand il eut raccroché, Balesi était toujours de mauvais poil. Pourtant le maire lui avait laissé entendre qu'il ne lui imposerait pas de logements sociaux dans le futur programme immobilier des coteaux ouest. Il se faisait fort de faire avaler la pilule à son conseil municipal. En contrepartie, il lui demandait de faire un effort sur les aménagements paysagers autour de ce programme, situé à l'une des entrées de la ville. Des broutilles, et au total, une bonne affaire pour Balesi.

Mais cette bonne nouvelle n'avait pas chassé la contrariété qui lui gâchait cette fin de journée. Il savait d'où elle venait : Viviane… Ses allusions et ses réflexions commençaient à lui taper sur les nerfs. Déjà, quelques semaines auparavant, elle l'avait terriblement vexé en lui faisant remarquer qu'il avait pris du ventre. Constatation qui faisait écho à celle d'Aurélie, sa nouvelle conquête, qui lui avait dit, en le regardant se frotter sous la douche :

– Tu t'empâtes… tu es trop heureux…

Il l'avait enlacée puis portée sur le lit en disant :

– Tu vas voir, si je m'empâte…

Mais, malgré une prestation sexuelle tout à fait convenable, il avait senti, tout le temps qu'il l'avait caressée, le poison de cette perfidie s'insinuer lentement au plus profond de lui-même, s'installer au cœur même de son orgueil de mâle.

Quelques jours plus tard, on le vit tôt le matin suer sang et eau sur le parcours de santé du Belvédère, un circuit de santé jalonné de haltes où de petits

EXTRAIT